

1^{er} janvier 2015.

D'un jour à l'autre.

La soirée se prépare.

Moment unique, attendu, qui va traîner ses notes jusqu'au bout de la fatigue des corps.

Mise en scène éphémère d'un lieu qui, dans une solitude silencieuse, offre aux regards sa profonde inquiétude.

Demain la fête rangera ses déguisements et ses rires.

Il restera cette intensité étouffante du silence qui blesse de son poids la fin de l'illusion.

L'ombre d'une femme traverse la salle, elle a un tissu au bout des doigts, je crois.

Peut-être un foulard de soie pour porter plus loin sa séduction timide.

Dans l'obscurité, je suis ses mouvements et les heures pleines de promesses que lui doit la nouvelle année.

Elle passera devant le faisceau des néons, j'attends cet instant qui me fera deviner ses rêves.

Elle est là, je la vois.

Son image alourdie, recroquevillée sur son épuisement.

Elle s'arrête, son dos se voûte et j'aperçois sa main fatiguée jeter sur la chaise le chiffon de ménage qu'elle tenait.

Le noir ferme les yeux à la lumière et la musique, au fond du couloir, gémit sa lassitude sur le bord d'une journée devenue ordinaire.

Mauvaise foi.

La traversée de la fin du calendrier est un parcours surprenant, chargé d'obstacles préfabriqués.

Les sauts de banalité épuisent l'organisme et fatiguent la plante de chaque pied.

Que dire des convenances convenues lorsqu'elles vous désignent pour recevoir et donner des miasmes embués de remerciements.

Et celui-là qui me gratifie du bonjour de sa cousine que je n'ai jamais rencontrée.

Et ce René qui me prend pour son vieux camarade d'une classe de cours moyen 2^e année en Aveyron.

Que de bonnes heures perdues en gaudrioles dans des traditions aseptisées de sincérité.

L'instant me dépasse, je suis à sa merci, brinquebalé d'un côté et d'un autre et je réponds aux mots avec des sourires figés, desservis d'originalité et de *bénévolence*.

Supercherie organisée dans laquelle je me fais complice d'un simulacre aménagé pour porter avec ostentation les dernières paroles d'une année finissante.

Mais pour la dernière fois.

D'ailleurs, je ne connais pas de René et je ne suis jamais allé à l'école dans l'Aveyron.

Résolutions.

La banquise n'atteindra pas les couvertures de mon lit. Elle succombera à la chaleur de mon édredon de plumes. J'y veillerai. Je ne veux pas être tenu pour responsable de l'augmentation du niveau de la mer, mais je dois me protéger.

Je ne transformerai pas mon oreiller en vulgaire radeau au prétexte que les plumes de l'intérieur sont favorables aux éternuements et peuvent augmenter la pollution de l'air.

Sur le côté de mon endormissement, je porterai sur un panneau les mots suivants : « Défense de faire pipi au lit. » C'est dire que je produis de sérieux efforts pour limiter la catastrophe planétaire.

Ma conscience se place en mal et se demande ce qui va changer si les phoques de la baie de Somme se mettent à vouloir nager dans le canal du Midi.

Faudra-t-il quelques règlements pour interdire à la fantaisie de s'essouffler de chaleur.

La transpiration assise n'est que le résultat d'une intense réflexion sur soi-même.

Pour éviter d'être touché à mon tour, je n'arroserai désormais les fleurs qu'avec la fonte des glaçons de mon frigo.

3 janvier 2015.

Ma douce amie,

Ces quelques lignes pour vous dire qu'ici le paysage est d'une interminable beauté.

Je veux croire que vous vous portez bien et que mon enchantement saura rendre votre journée de travail moins ingrate.

Il faut comprendre que tout le bien que je vous souhaite n'a pour ambition que d'offrir de la légèreté à votre tâche journalière si pesante.

J'imagine sans peine qu'il ne doit pas être simple de vous lever si tôt le matin et de rentrer si tard dans la nuit.

Vous ne profitez pas du jour, mais uniquement de la pauvreté de votre destinée.

J'ai songé à tout cela cet après-midi en traversant en plein soleil le parc de la mairie.

Je vous rassure tout de suite, j'avais une ombrelle et je marchais lentement afin de laisser le temps, à toutes les choses de la nature, de me séduire.

Ma pauvre amie, j'aimerais vous transmettre un peu de mon bonheur de vivre, mais je conçois que votre situation ne s'y prête guère.

J'espère vous avoir entraîné dans un grand plaisir en vous faisant complice de quelques-unes de mes occupations.

Continuez, ma chère amie, à vous soigner, car je ne doute pas que vous ayez besoin de cette énergie, qui assure votre confort, et qui vous permet d'arriver au dimanche pour vous reposer quelques instants.

Quant à moi, je vais me convaincre qu'une marche hebdomadaire ne peut qu'apporter de la plénitude à mon existence déjà si riche de curiosités.

Voyez-vous, il me vient à l'idée d'aller retrouver Gérard, un vieil ami.

Il m'a plusieurs fois proposé une flânerie à bord de son bateau. Ne trouvez-vous pas qu'il serait pour moi très sain d'accepter cette balade en mer ?

Les heures passées avec lui me feront penser à vous, si meurtrie par la vie, vous qui ne manquez pas de courage à élever seule vos trois enfants.

Je vous quitte sur ces quelques mots, qui je l'ambitionne, vous soutiendront dans ces moments constants de profondes difficultés que vous subissez avec abnégation.

Votre amie dévouée.

Marie Louise.

4 janvier 2015.

Décalage.

Le jour recouvre le matin d'une brume indécise et transparente. L'homme dans son sommeil traverse ces voiles de rêves.

Il tourne des coins de rue imaginaires.

Il respire les parfums d'un passé qui a trébuché sur les espérances et les regrets.

Dans l'absence des uns et la douleur des autres, il bouscule les trop tard de la vie.

J'ai, sous l'écorce d'un chêne, découvert une blancheur belle comme l'écume du temps.

La cicatrice des amours ne s'écrira plus à cet endroit.

Les amants ont perdu leur âge en oubliant ce qui les avait fait naître.

Promesses et mensonges, serments et oubli, c'est plus loin que la souffrance apparaîtra.

Les pieds fatigués croiseront cet arbre qui aura laissé disparaître quelques secondes de vrai bonheur.

J'ai souhaité rompre avec la monotonie et je suis allé dans d'autres voyages.

J'ai rencontré dans un champ une cuvette de toilette, de couleur blanche et ordinaire, qui bâillait à s'en détériorer le couvercle.

Le quotidien se démode et cherche à renouveler le lieu de ses habitudes.

Je n'ai pas compris ce que je faisais là.

Désencontre.

Une pluie d'orage qui s'agrippe aux rugosités d'une journée qui se réclamait ensoleillée ; une voix dans le poste de radio énumère les dérapages de la nuit.

Vue sur ma rue.

La jeune femme a coincé un pan de son imperméable dans la portière. Elle ne l'a pas remarqué.

Ma matinée insignifiante se passe avec rien.

Le monde entravé de suffisance ignore la difficulté que j'ai à le comprendre.

Enfantillage d'une réflexion dépassée qui ne veut pas croire que les peuples ont leur mot à dire.

Ce n'est pas un bout de tissu mouillé et sali qui la fera moins belle.

Les bruits s'éloignent de moi, se remplacent et se ressemblent.

Les mêmes choses aux mêmes endroits par des gens différents. Rien à colporter sur ces portions de trottoir miroités d'humidité.

Et les guerres se bousculent alimentées par des carnets de chèques et comptes en banque épouvantés de grosseur.

Les tours de verre de certains quartiers dissimulent des bureaux obscurs recouverts d'une épaisse moquette posée sur les larmes et le sang.

L'information froide se tait, elle transpire des fadaises préfabriquées et se cache derrière des micros assoiffés de départs en vacances ou de rentrées des classes.

Quand elle rentrera ce soir je lui dirai, pour son vêtement abîmé, que ce n'est pas grave.

J'éteindrai ces carillons bruyants et inutiles qui m'ennuient et j'irai lui prendre la main.

Je poserai ma veste sur ses épaules et je lui parlerai.

Méprise.

Le blanc malade couvre les murs de ma chambre. Des hommes se cachent et masquent leur stéthoscope pour m'obliger à croire que je suis dans un hôtel.

Je les surveille, je ne suis pas dupe, ils ne sont pas en bonne santé et je dois me méfier.

Même de face, ils me regardent avec un œil sur le côté.

D'où vient cette chose imparfaite, ce mélange de couleurs qui détaille l'ennui.

Du blanc propre, pour camoufler, dissimuler les impuretés et la noirceur des sentiments.

Le blanc du drapeau qui s'élève sur la plaine. Reddition, paix, linceul, comment savoir ce que l'Histoire veut nous dire ?

Il faut dépeindre les façades et faire tomber le blanc, qu'il se poussière en fines particules, qu'il se mélange et qu'il perde son origine douteuse.

C'est à ce moment qu'il attachait son chameau au pistolet de la pompe à essence.

Sans le vouloir, ma voix demanda :

— Super sans plomb ou gazole ?

Je vis des blouses blanches s'avancer vers moi.

5 janvier 2015.

Fin de partie.

La ville discrète s'ouvre aux imprévisibles fantômes de l'obscurité.

La lassitude borde les néons et autres chaleurs artificielles.

Les faux-semblants vont se cacher et repousser l'instant de fin de nuit comme une épouvante qui s'accrocherait sur un cramboisi de dentelles pour faire croire que l'heure d'après sera plus belle.

Et les caniveaux servent de poubelles à tous ces rejets d'angoisse enveloppés de chimères en papier doré.

Kermesse de la bonne aventure, essoufflée par les rires imbéciles des saltimbanques désœuvrés.

Des mots enchevêtrés de douleur scandent avec effroi la perte programmée d'une vie sans saveur qui se vautre dans une noyade inutile.

Perfidie des sens qui se propage dans des intentions malhonnêtes.

L'argent casse les beautés du monde et soulève sa puissance sur la pauvreté.

De quartiers en squares, elle se morcelle en îlots de milices.

Les murs lacérés d'ignorance crachent leur froideur sur ces nouveaux combattants de la préhistoire.

Morcelée par le mal, et satisfaite de cet état, la cité piétine entre éclaboussures et boue de terrain vague.

Si demain l'homme ne devenait plus rien, elle commencerait à se détruire par le dernier étage.

Elle s'écroulerait d'escalier en cheminée et salle de billard, pour se transformer en une masse grossière de pierre et de briques entrelacées par des bestioles à visage humain.

Indulgence.

La date périmée de la boîte de sardines dissimulait la profonde inquiétude de ses occupantes de n'être pas consommées au sérieux.

Deux mois de dépassement ne signifiaient qu'un faible risque alimentaire, disproportionné au regard de la difficulté pour ces quatre ou six pilchards ou autres, d'entrer dans ce plumier de fer blanc.

Sans queues ni têtes, elles avaient fait preuve d'un grand courage et s'étaient sacrifiées en acceptant d'être englouties dans une infirmité cafardeuse.

Coucher son treillis d'arêtes dans une armature ne peut que boudiner la morphologie aquatique de ces petits clupéidés.

Qui mieux qu'elles peuvent comprendre ce renoncement à une vie faite de mer d'océan et de sel.

Finir dans une maison de retraite galvanisée est l'affirmation d'un goût pour le martyr et le détachement de soi.

Il est bien de rencontrer cette aliénation de la douleur qui nous permet d'élever notre conscience au-dessus du niveau de la vague.

Souignons, mais sans admiration forcée, qu'elles ont mérité toutes nos condoléances gourmandes.

Un prochain jour, peut-être, nous parlerons des langoustines.

7 janvier 2015.

L'horreur se déverse sur les ondes.

Sinistre, elle se couche sur l'Histoire.

Monstre qui s'empare de la fragilité de la vie et casse les brindilles du dernier souffle.

Une matinée qui se termine dans la guerre.

Sauvagerie des armes qui violent la liberté de dire, d'écrire.

Et de dessiner.

Nous sommes un mercredi de l'année 2015.

Nous sommes en janvier.

9 janvier 2015.

Balbutiements.

Ouvrir les passages qui écartent les ronces de la haine.

Le chemin poursuit son élan et se heurte à un paysage bloqué par les armes. Les sanglots entourent les derniers plis de l'ignorance, et la soie obscure se chiffonne et se jette dans le vide.

Le destin tragique pose sa mélancolie dans cette fin de journée. Dans certains jardins grandissent des fleurs qui perdent le parfum qui leur a donné la beauté.

La brutalité du monde détourne l'innocence et je suis à écrire devant un champ qui se ferme à la lumière.

À mes côtés, le peintre est penché sur une aquarelle couleur sang. Il fait demi-tour, il passe devant moi, et dans ses yeux je vois la promesse d'un avenir incertain.

Éclats de guerre sur des larmes rouges et des regards désarticulés par la peur.

Veines gonflées de désespoir, vermillons figés d'horreur.

L'artiste s'essuie le front d'un geste simple, regarde la mort qui se tait, qui épie, vivante de destruction et d'éternité.

10 janvier 2015.

Navigation.

Mon journal du jour laisse passer des papillons noirs qui, dans la nuit, ne se reconnaissent pas entre eux.

Des espaces écrits, inexplorés.

Je capture des mots qui s'agitent sur la page comme une poule sur un édredon de plumes.

J'entends les bruits se coucher dans des rues endormies et discrètes.

Les heures abandonnées s'ouvrent délicatement et, dans cet instant fait de nouvelles naissances, je sais que tout peut arriver. Création lumineuse d'une dentelle de lumière qui s'effiloche

dans une course essoufflée.

Les astres guettent l'océan lacté qui fera naître les voyages autour de l'inconnaissable.

Ombres occultes et voilées tourmentées par les sévices de l'attente.

Énergie libérée qui cabote entre Grande Ourse et Petit Chien.

Compromise dans une histoire ancienne l'étoile du Berger garde le silence.

11 janvier 2015.

Masques.

J'ai demandé au vent de se taire.

Il parlait si fort que je voyais la mer s'ennuyer à boire ses paroles.

Destin de rien que le nôtre, plongé dans la démesure de ce qui nous entoure.

Les couleurs s'entremêlent, se superposent et se déplacent dans ce cadran épuisé de solitude où chaque heure n'a rien à dire.

Un souffle d'automne bouscule les chaises et les tables, toutes ces petites choses qui n'ont pas été rangées.

Inutiles panoplies de plastique, d'assiettes, de gobelets en papier et de ferraille à merguez.

Les ailes du moulin transpercent cet espace qui n'est pas le nôtre.

Aller de ce côté de l'inconnu et prendre cette part de rêve qui nous rend plus fragiles.

Tourner sans cesse le corps dans la direction des étoiles et respirer l'enivrante beauté de l'inutile.

Une forme égarée se glisse sous des lumières menacées par le temps. Une fable sans morale brisée sur les courbures de la vie, et prétexte pour se rassurer et mentir.

Tourment posé sur la trame d'un siècle d'où s'effacent, jour après jour, les désolations de l'existence.

Il s'écarte de mes angoisses de savantes formules de mots en équation que je ne sais pas résoudre.

12 janvier 2015.

Il existe des jours du monde en chansons mal écrites.
Je suis l'une d'elles, émotive et naïve, qui ne connaît que des rencontres de fin de nuit sans lune.
Des amants qui s'embrassent dans des corridors obscurs et ventilés d'une séparation à venir. Noiceur des murs et puanteurs des dessous d'escalier.
Dans mes couplets, je n'ose pas parler du manche de la veste, ou du revers de la chemise qui sert de mouchoir.
Les chaussures engluées dans le noir collent leurs semelles sur le bitume graisseux d'une cour de restaurant à la fréquentation curieuse.
Je ne suis qu'une histoire d'amour qui cache sa peur dans des refrains faciles.
Une rengaine à cent sous qui se déshabille dans la rue.

Démesure.

L'espièglerie du moustique est déconcertante, fut ma première réflexion de la matinée. Il était accroché par une patte au plafond de ma chambre, immobile et devenu inutile.
À l'heure de la tartine beurrée, il s'ensuivit un tourment inexplicable qui me fit me demander d'où venait cette fantaisie urticante.
Cette bestiole escalada mon sommeil pour me piquer.
Il est sournois d'agir de la sorte, et je trouve très grossière cette manœuvre qui consiste à tourmenter ma nuit de cette sauvagerie.
Vouloir transformer cet instant de repos intime en une table de festin pour prédateur en mal de gloutonnerie.
Je ne suis qu'un morceau vulgaire d'*homo sapiens* méritant d'être laissé dans l'ignorance de ces forces larvaires de mauvais goût.

Se goûter de moi ne peut qu'apporter épouvantable indigestion et possible empoisonnement.

Me tromper, m'abuser, m'affirmer que la pique est née dans mon réveil. Non ! je dormais, c'est dans ce moment obscur que la comédie s'est jouée.

Je n'ai pas imaginé cette douleur, je l'ai sentie, je l'ai vécue.

Ça ne fait rien, je vais reprendre jambes et pieds, me défendre, me barricader, me protéger.

Ne plus croire sans chercher à comprendre.

Demain, j'installerai une moustiquaire autour de mes rêves.

13 janvier 2015.

Parole inarticulée, figée dans la pierre, ta beauté de femme comme une invitation au plaisir.

Nudité de marbre, habillée de glace; ton sourire semblable au regret d'un dernier voyage.

Je suis dans les mois où la cendre se couche sur le soleil.

Tu enfermes ma jeunesse dans une fable sans morale abimée du mauvais goût de la vie.

Silhouette entourée de nuages qui t'enveloppent d'une légende incertaine.

Statue aux baisers de fièvre froide.

Dans nos rencontres de demain, mon doigt se posera sur ta bouche et nous laisserons le temps se défigurer sous le halo d'une lampe de rue.

Il descend du ciel des mystères, des passions que la séduction embrasse de poésie dans une valse lunaire.

Je veux boire une nuit de pluie. Plongé dans l'ivresse de la solitude, sans rébellion, j'installe ma peur de vivre dans un monde qui ne sait plus se regarder.

Je laisse tomber le livre trop lourd et déjà lu.

J'écris avec une plume qui déchire le papier et la promesse se transforme en mensonge et la douleur en vérité.